

THIERRY LAGET



FLORENTIANA

L'UN  
E T  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication









© *Éditions Gallimard, 1993.*

## LE VERBE ET LA CHAIR

La vie, géniale, s'évertue à nous faire accroire que chaque heure est écrite, qu'un ordre invisible préside au-dessus du chaos, que tout ici-bas est lié dans une sorte de danse, d'harmonie, de concert spirituel, atomique et moral. Ceux qui ont conservé un peu d'espoir au cœur se prennent volontiers à ce jeu. Ils s'épuisent à déchiffrer les motifs secrets, ils devinent les causes, estiment les conséquences, et, jusque dans les conversations à bâtons rompus, ils s'interrompent, abandonnent le coq et l'âne pour revenir à leurs moutons, disent : « Où en étions-nous ? Comment sommes-nous arrivés là ? » Et de refaire tout le cheminement absurde de la discussion qui les éloigna du sujet initial, digne, académique, pour les jeter à la rive de leur fantaisie.

J'ai moi-même recueilli quelques anecdotes, mi-graves, mi-abstraites, des anecdotes de collection, mais d'amateur nonchalant, qui n'apprécie ses trésors que dépareillés. Je les ai étudiées, elles avaient un air

de famille ; je me plaisais à les réunir, à les interroger, à leur demander : « Que cherchez-vous donc à me dire, que je suis trop balourd pour comprendre ? » il me semblait qu'elles détenaient une parcelle de Vérité, qu'elles allaient m'expliquer le Monde et son Énigme, dans une petite conférence privée qui s'intitulerait par exemple : « L'univers, réalités et perspectives. »

Ne sachant dans quelle vitrine les épinglez, j'ai voulu les présenter avec aussi peu de transitions et d'à-propos que me le permettait Descartes. Elles ont toutes un rapport avec certaine ville de Toscane : je les publie sous le titre générique de *Florentiana*, pour les ranger dans la section du Catalogue consacrée aux « anas », « recueils de pensées détachées, de bons mots, d'histoires, de dits plaisants ».

L'ouvrage est humble, comme un pipeau taillé dans une branche de sureau : je l'écris en été, près d'une fontaine qui me le dicte en confidence. On se penche aux fenêtres, on patauge dans des flaques de soleil, on suit à la trace les voyageurs d'antan, on prend part aux deuils municipaux, on feuillette trois livres sentencieux, on attend l'autobus avec les coquelicots. Rien de grandiloquent, rien d'important. Le génie du lieu est semblable au grillon du foyer. Il chante sans répit, et on l'entend partout dans la maison.



Mais c'est un grillon mécanique. Comme ce système à musique suisse (Reuge, pour les connaisseurs) que j'ai installé dans un coffret en racine de thuya trouvé à Marrakech, il devrait être suffisant de le remonter pour qu'il chante. Je dis « il devrait être », parce que la chose n'est pas prouvée et que tous les livres sincères ont un air de prototype présenté au concours Lépine. Par exemple, mon système Reuge est censé jouer l'ouverture du *Barbier de Séville*, mais, moi, il me fait entendre la clarinette des charmeurs de serpents et le cliquetis des sabots d'un âne sur la route.

Autre comparaison : si l'on porte un coquillage à son oreille, on entendra la mer — c'est sûr. Mais le coquillage, lui, qu'entendra-t-il à notre oreille?

Or, il est deux sortes de souvenirs. Ceux qui nous reviennent, et ceux que l'on emporte. Les premiers nous retombent sur la tête quand on ne s'y attend pas; ils sont très émouvants, très littéraires, très beaux. Les seconds sont un peu vulgaires; ils s'acquièrent dans les bazars des cités balnéaires ou dans les chambres noires des appareils photos. Florence a une particularité : on y trouve à emporter gratis une foule de souvenirs qui nous reviennent. Cette ville nous murmure à l'oreille ce que le coquillage a entendu.

Il m'est donc un jour revenu un souvenir à emporter. J'avais dix ans. Dans la Simca des congés payés,

ma mère, mon père, ma sœur, mon frère et moi roulions vers Naples, après je ne sais quelle avarie au moteur qui nous avait emprisonnés pendant trois jours dans un camping de Charolles, au bord d'une piscine pleine de feuilles mortes, avec des roucoulements de tourterelles – « dont je n'ai su que bien plus tard » (comme on écrit dans les « Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps ») qu'ils tapaient sur les nerfs de mon père – et des petites filles venues de pays qui, aujourd'hui, n'existent sans doute plus, bien pourvues de couettes, de genoux couronnés et de parents bovins. La boulangerie était fermée. Le garagiste répétait qu'il n'avait pas « la pièce », et ajustait des plaisanteries salaces. Tout cela était âpre, trop rude pour des vacanciers appelés à visiter Parthénope, Pompéi, le Pausilippe et autres contrées procurant des rimes rares aux poètes parnassiens.

On comprendra que nous ayons fui Charolles comme un pénitencier. Après ce sinistre séjour, tout, désormais, allait nous plaire et nous charmer. Le tunnel du Mont-Blanc fut un émerveillement. Puis, sur l'autoroute du Soleil, dans les stations services, nous nous extasions au goût des crèmes glacées, à l'ampleur des parkings, à la propreté des cabinets. Nous avons déjà laissé Turin, Parme, Bologne loin derrière nous, et nous contournions Florence, lorsque ma mère soupira : « Dommage que nous ayons pris

tout ce retard à Charolles, nous n'allons pas avoir le temps de nous arrêter ici, comme nous l'avions prévu, et nous ne verrons pas les portes du Paradis. >

Alors, dans le désert de mon esprit d'enfant, tout occupé de vanité, de chansonnettes, de porte-clefs, je vis paraître un archange rayonnant. De ses deux mains, il empoignait une épée encore incandescente de la forge. Il la levait, tranchait l'air de sa lame fumante, et, semblable au cavalier masqué des feuilletons télévisés, il inscrivait dans le ciel hypothétique de mon imagination les lettres de feu du nom de Florence, où je ne suis pas sûr qu'il n'y eût pas quelque faute d'orthographe, mais qui, depuis, n'a cessé de flamboyer en moi. La ville devint ainsi le symbole de l'Éden, de la candeur, de la beauté, de la fulguration, après les noirceurs de Charolles. Sans jamais l'avoir vue, je l'aimais. Je l'aimais d'autant plus qu'on me la refusait.

Pendant des années, je n'ai pas osé demander ce qu'étaient les portes du Paradis. Mon imagination a tricoté. Puis je suis allé à Florence. Il y avait bien de la lumière, comme dans mon rêve. Les portes étaient ouvertes. Je suis entré.

Ici, ai-je aussitôt compris, le vocabulaire usuel de l'admiration ou du sentiment n'a pas cours : c'est qu'il est dépassé, épuisé, haletant, comme s'il n'arrivait pas à rattraper le cœur émerveillé qui se hâte, et

qui court, sur le chemin où il a entendu l'appel – il veut s'y présenter comme à un rendez-vous, fringant, pimpant, et tout tremblant de bonheur furieux, de plaisir, de joie trop grande, inquiète, trop amoureuse, qui donne envie de rire et de pleurer. Quand on sait tout cela, comment se contenter d'aimer Florence pour ses palais, pour ses églises et pour ses ponts? Non, non, tout cela est immense : aime-t-on l'océan parce qu'on s'y noie?

On vient ici en historien, en philosophe, en esthète ou en amoureux. Peu à peu, on oublie le bâton du pèlerin, on devient jardinier. Florence a dessiné un jardin au cœur de l'homme. Elle a semé des pâquerettes au milieu du gazon, planté des citronniers dans de grands pots de terre, tracé au cordeau des allées de gravier ratissé, installé sous l'eau des fontaines des chevaux cabrés et des petits garçons embrassant leur dauphin. Est-ce que ce n'est pas suffisant?

C'est aimer Florence qui n'est pas suffisant. On veut bientôt la reconstruire en soi, avec ses palais, ses églises et ses ponts. On y mettra l'application et l'ironie qu'on y a prises, la vigueur de la forme, la netteté des contours, la richesse du détail. Inutile de tout dire. L'essentiel, même, est superflu. Il faut lui demander sa main et l'épouser, mais, surtout, ne pas la mettre à nu sous les yeux des célibataires.

Tous les signes sont là, ceux de l'histoire et ceux de l'art, ceux du charme, ceux de l'esprit, le bossage

rustique des murailles autant que les éclairs des nuits d'orage, comme Florence en fournit aux collectionneurs de déluge. Et cependant, malgré tant d'évidence, malgré tant de clarté, on y rencontre encore beaucoup de ténébreux.

• Pour certains (Lamartine, Stendhal, Suarès), le bonheur de se retrouver là est tel qu'ils croient avoir une crise cardiaque. D'autres y sont venus par calcul, pour épater leur petite amie (Rilke, qui, de Florence, écrit à Lou Andreas-Salomé : « Je peux rentrer, maintenant? »). Quelques-uns, qui n'y ont passé que dix minutes (Montaigne, Gautier, Gracq), ont du mal à comprendre que la ville ne leur ait pas livré tous ses trésors, tous ses mystères, et ils se vengent sur elle de leur aveuglement, en parlant de sa petitesse, de son provincialisme, de son air de matrone rechignée, du suint, de la poussière qu'on ne peut s'empêcher de sentir derrière ses beautés. Mais pourquoi voulaient-ils découvrir ses mystères? Que comptaient-ils en faire? Où pensaient-ils les emporter? Est-ce que le poisson boit tous les litres d'eau qui clapotent dans la mer?

Au mépris, à la rage qu'elle inspire parfois, Florence répond par l'indifférence. Rien n'excite davantage le dépit. On lui reproche d'être un peu fermée. Eh oui, elle l'est. Voici pourquoi.

• Avant de devenir but d'excursion, cité d'art, ville-

musée vouée, comme Venise et Rome, au tourisme, elle était une figure géométrique : le cercle. Le cercle, où Léonard avait placé un homme, bras et jambes écartés, visage franc, figé dans l'harmonie des proportions ; un cercle, où s'inscrivirent les principales questions et, mieux encore, toutes leurs réponses. On y débattait du beau et du bon ; on renouait le dialogue avec le passé, bouclant la boucle de la civilisation ; on explorait une multitude de combinaisons virtuelles, qui redonnèrent peu à peu naissance à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, à la philosophie, à la politique, et qui permirent aussi de découvrir la botanique, l'anatomie, la perspective, l'opéra, l'Amérique, les lunettes, le football, le téléphone. Cité d'esprit, plus que de chair, où le sens prime les sens, cité idéale, point trop réelle, fantasma céleste, tour à tour Jérusalem et Babylone, où la pierre, la lumière, la musique, le sang, se soumettaient aux lois de la raison et du plaisir.

Un jour, le cercle se brisa : Michel-Ange inventait la spirale et s'en allait à Rome. À Florence, on vécut encore des fastes d'antan, sur la lancée ; aujourd'hui même, rien ne se fait ici sans qu'on n'invoque les mânes de Boccace, de Brunelleschi ou de Donatello, qu'il s'agisse de creuser un parking sous la gare, de publier le programme du Mai musical, de replanter une vieille colonne à un carrefour ou de dénoncer la désinvolture avec laquelle certains élus utilisent leurs

voitures de fonction. Les Florentins n'en finissent pas de découvrir les clauses extravagantes que leurs pères ont glissées dans leur testament, et il est trop tard pour pouvoir refuser l'héritage. Car, depuis quatre siècles, un notaire lit à haute voix devant des neveux stupéfaits la liste interminable des dernières volontés d'un mourant qui se redresse à chaque instant pour dicter un nouveau paragraphe. Gianni Schicchi, la créature de Dante et Puccini, l'un de ces hommes neufs qui ont bâti la ville, est d'abord détrousseur de cadavre et falsificateur de testament.

Mais, en vérité, cette hérédité les agace, qu'on leur jette sans pitié au visage. Ne valent-ils rien par eux-mêmes? L'exemple de trois siècles de génie et de civilité a beau être puissant, les coiffeurs de Florence ont beau parler de Dante comme s'ils avaient été à l'école avec lui, la ville ne cesse de barboter dans le présent, et de construire l'avenir bancal, comme partout ailleurs. Mais elle croit en l'homme.

Ceux qui s'ennuient loin des cocktails et loin des vernissages, ceux qui aiment les week-ends et ne s'en laissent pas compter, la trouveront encore indolente, étouffante, endormie. Ils voudront secouer sa torpeur, sans comprendre qu'elle incite à la méditation. Ils n'en veulent pas. Mieux vaut l'action, disent-ils. L'aventure, la vitesse. Partout dans le monde, partout, on en goûte les fruits succulents.

Ici, toutes les questions ont disparu, mais nous

avons conservé la plupart des réponses. Aussi l'amat-  
teur de pourquoi est-il le bienvenu. Rien ne l'empê-  
chera de faire correspondre à ses interrogations  
n'importe laquelle des réponses qui l'entourent. Et,  
avec lui, que tous ceux qui eurent, un jour, la nostal-  
gie des origines, le désir forcené de savoir ce qu'il y  
avait au tout début, que ceux-là viennent ici. Par-  
tout, on leur a dit – même les philosophes! – que  
cette question était un piège, un leurre, un faux  
concept qui les empêcherait d'aborder les « vrais pro-  
blèmes ». Ici, on les laissera tranquilles; ils compren-  
dront; ils comprendront mieux, ce qu'il y avait au  
commencement, quand il n'y avait encore rien et  
qu'il y avait déjà tout, quand le superflu se confon-  
dait avec le nécessaire, quand le verbe et la chair  
n'étaient qu'un. On les accueillera d'ailleurs avec des  
fleurs, des ombres, des hirondelles, des chansons, et  
des cloches qui sonnent dans l'aube rouge et blanche.







L'UN  
ET  
L'AUTRE

*nrf*



93-IV A 72959 ISBN 2-07-072959-1

88 FF t

Extrait de la publication